

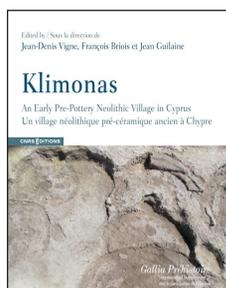
Tout au long de son ouvrage, l'auteur cherche à démontrer que les plantes n'ont pas été mises en culture et domestiquées pour des raisons utilitaires comme par exemple pour sécuriser l'alimentation des populations du Natoufien, tout du moins au tout début du processus. Pour tenter de nous convaincre, l'auteur croise les données issues de plusieurs champs disciplinaires comme la biologie, l'anthropologie incluant l'archéologie et l'ethnologie, ou encore la théologie. Ce seraient les motivations liées aux croyances et au culte des ancêtres qui auraient initié le long processus de domestication des plantes au Proche-Orient. L'argument principal de l'auteur est que les Natoufiens auraient constaté que les céréales poussaient mieux sur les tombes de leurs ancêtres. Ce phénomène aurait été rendu possible grâce au polyamines libérées par les corps humains en décomposition. Ces polyamines auraient même permis aux céréales de développer de manière autonome les fameux syndromes de domestication, c'est-à-dire une taille plus importante des grains ou encore une perte de déhiscence des épis. La domestication des plantes serait ainsi un événement fondateur des religions au Proche-Orient.

Si le scénario proposé par l'auteur est original, il relève de l'hypothèse, voire d'une posture intellectuelle, déconnectée des sources archéologiques. Pour prendre quelques exemples, dès l'introduction, l'auteur annonce que la pauvreté des évidences textuelles et iconographiques permet difficilement d'appréhender les mécanismes en jeu dans cette phase initiale de la domestication des plantes. Précisons pour le lecteur non averti qu'aucune forme d'écriture émanant des contemporains de cette période n'a encore été mise au jour. De plus, l'auteur considère qu'un moteur unique, celui des croyances, est à l'origine de la domestication des plantes, sans vraiment apporter d'argument convaincant à l'encontre d'un processus impliquant plusieurs facteurs (p. 128). L'archéobotanique, discipline phare déployée depuis plusieurs dizaines d'années sur les sites du Proche-Orient et permettant de détecter les changements morpho-anatomiques propres aux céréales domestiquées, n'est citée qu'une seule fois dans l'ouvrage (p. 90). Le lecteur non averti n'aura donc aucune conscience ni des apports majeurs de cette discipline, ni des biais taphonomiques et méthodologiques qui lui sont propres. L'archéobotanique n'offre qu'une infime partie

de la diversité des plantes et des parties de plantes utilisées (pour l'alimentation mais aussi pour d'autres activités) par les sociétés passées, notamment les tubercules et les légumes-feuilles. N'oublions pas non plus que les données de la génétique, effectivement bienvenues dans les débats autour de la domestication des plantes, et de leur diffusion, sont généralement apportées par l'étude de plantes modernes et non archéologiques, ce qui est également un biais à considérer. Par ailleurs, certains des arguments avancés par l'auteur pour asseoir son hypothèse semblent forgés pour corroborer favorablement son scénario. Par exemple, une interprétation toute personnelle des figurines humaines du Levant Sud est présentée dans l'ouvrage (6.13) et tient dans un argumentaire de quelques lignes. Ces statuettes seraient des objets représentant des « hommes-semences » (p. 164). Aucune publication n'étant citée dans ce court paragraphe, on suppose que l'auteur a fait sa propre interprétation de la signification symbolique de ces statuettes. Cette interprétation serait acceptable si elle n'était pas présentée comme une certitude, si ces découvertes étaient replacées dans un contexte archéologique et un cadre chronologique précis, et si, en dernier lieu, elle était validée par au moins une partie de la communauté archéologique spécialisée au travers d'une publication à comité de lecture. Effectivement, contrairement à l'opinion formulée par l'auteur dans sa conclusion, la rigueur scientifique n'implique pas pour autant un « conservatisme des idées scientifiques » (p. 270) mais de la prudence quand il s'agit de proposer une reconstitution des systèmes de croyances de sociétés du passé, à partir des vestiges matériels qui nous sont parvenus.

Le scénario proposé dans cet ouvrage reste intéressant à considérer dans les débats sur les mécanismes à l'origine de la domestication des plantes. Il est en revanche préjudiciable de l'afficher comme une vérité, aussi séduisante soit elle, tant qu'elle n'est pas testée par les méthodes analytiques de l'archéologie et discutée avec les chercheurs et chercheuses travaillant depuis longtemps sur les processus de domestication des plantes au Proche-Orient.

Aurélien SALAVERT
aurelie.salavert@mnhn.fr



VIGNE J.-D., BRIOIS F.,
GUILAINE J. (DIR.) (2023) –
Klimonas. Un village néolithique pré-céramique ancien à Chypre, Paris, CNRS Éditions, 632 pages, ISBN : 9782271139535, 79 €.

Les fouilles d'Ayios Tychonas *Klimonas* permettent de porter un regard unique, ou presque, sur le PPNA de Chypre. Si le site est passablement dégradé et que son occupation est brève (les auteurs l'estiment à quelques dizaines

d'années seulement), il a le mérite de s'inscrire dans une période encore très peu connue sur l'île du point de vue archéologique, qui va du 10^e au début du 9^e millénaire avant l'ère chrétienne.

Formidable entreprise collective, l'ouvrage qui lui est consacré se présente comme une somme impressionnante d'études spécialisées (on compte quarante-sept auteurs pour trente-trois chapitres), divisée en six parties. Malgré son titre bilingue, il est principalement en anglais, l'exception principale concernant la partie sur le mobilier archéologique, dans laquelle les trois quarts des chapitres sont en français. Quant à l'introduction et à la longue synthèse finale, elles sont entièrement bilingues (le titre de la syn-

thèse figurant même en grec dans la table des matières). Chaque chapitre est assorti de résumés dans les deux langues, le résumé dans la langue d'origine étant moins développé. Des annexes sont aussi proposées en ligne.

La première partie (Introduction, chapitres 1-2) comporte une présentation des fouilles, tant sur le terrain (emplacement et historique des sondages) que dans le contexte du PPNA chypriote et continental. On y découvre le caractère fortement érodé de l'endroit, le site étant réparti sur trois terrasses naturelles dans une pente, et les choix stratégiques qui ont guidé les travaux.

La deuxième partie (« Les données du terrain », chapitres 3-8) permet d'aborder les vestiges des bâtiments et des structures, ainsi que leur environnement. Ce dernier fait l'objet du chapitre 3, qui présente l'évolution géomorphologique du site et des terrasses sur lesquelles il se trouve. On découvre au chapitre 4 les occupations ultérieures du site (périodes de Sotira, chypro-géométrique et archaïque), qui ont contribué tant à la dégradation qu'à la sauvegarde des vestiges néolithiques. Dans les chapitres qui suivent, il est question du « bâtiment communautaire », un édifice circulaire de 10 m de diamètre se trouvant sur la terrasse moyenne et qui suscite de nombreuses interrogations, du « bâtiment 800 » sur la terrasse supérieure, d'un diamètre de 6 m, ainsi que d'une « zone résidentielle » de 27 bâtiments dans la rupture de pente entre la terrasse moyenne et la terrasse inférieure. Une autre « zone résidentielle » de 4-5 bâtiments se trouvait dans la partie sud-est de la terrasse moyenne, en lien avec le bâtiment communautaire. Ces bâtiments comportent en général plusieurs phases architecturales, jusqu'à quatre pour le « bâtiment communautaire ».

La troisième partie (« Le village et son évolution », chapitres 9-13) s'intéresse plus spécifiquement à l'établissement. Les auteurs estiment qu'il devait s'étendre sur une surface de 0,55-0,9 ha, et qu'il aurait compté quelques douzaines de maisonnées pour quelques centaines d'habitants (probablement moins de 500). Son occupation, remontant au début du 9^e millénaire (8837-8722 cal. BC), n'aurait pas duré plus de soixante ans, ce qui impliquerait des phases architecturales d'une dizaine d'années dans les bâtiments. Son architecture en terre fait l'objet d'une étude détaillée, qui comprend une typologie des murs et des sols. Au niveau des aménagements internes, presque tous les bâtiments comportent une fosse foyer. Les auteurs relèvent la quasi-absence de pierres dans la construction des bâtiments et des aménagements, alors qu'elles abondent dans les environs du site, ainsi que la pauvreté et la simplicité générale des équipements. Le dernier chapitre sur les dépôts intentionnels fait état de « rituels de fondation ou de condamnation ».

La quatrième partie (« Le mobilier archéologique », chapitres 14-21) s'ouvre sur l'étude des industries de pierre taillée, qui révèle de grandes similitudes avec les silex d'Ayia Varvara *Asprokremnos*, le seul site chypriote contemporain connu à ce jour, et, de manière générale, avec ceux des sites contemporains du Moyen-Euphrate et de la haute vallée du Tigre. L'industrie de Klimonas semble plutôt multifonctionnelle ; elle n'est pas marquée

par une forte spécialisation de l'outillage. Quant aux outils macrolithiques, on apprend que leur localisation est souvent associée à des éléments architecturaux, ce qui laisse penser à des pratiques d'ordre symbolique. Pour le reste, il y a peu de vaisselle en pierre : on y trouve parfois des résidus d'un colorant rouge, et un seul motif en quadrillage. Le travail des matières osseuses est lui aussi limité, mais il est réalisé avec une technique originale. Les éléments de parure sont représentés par des coquillages différents dans chacun des secteurs fouillés : il est à nouveau question de pratiques d'ordre symbolique et de contacts avec le continent. C'est encore le cas avec les figurines « et autres objets remarquables ». Il y a enfin les nombreux fragments de roches de couleur verte, ainsi que les blocs de matières colorantes rouges, jaunes et noires, dont il n'est pas toujours aisé de déterminer les sources.

La cinquième partie (« Les témoins bio-archéologiques », chapitres 22-32) commence par une étude des phytolithes, qui montre que le dégraissant de la terre à bâtir était fait d'un mélange de paille d'herbes sauvages et de balle de céréales, sauvages ou cultivées. La présence de joncs implique quant à elle la proximité d'un milieu humide. Une analyse de l'exploitation des plantes et de la couverture végétale indique l'existence d'une végétation forestière de type méditerranéen, mais plus diversifiée et plus dense qu'aujourd'hui. Des arbres que l'on croyait importés à des périodes plus récentes sont déjà présents sur l'île. S'agissant de la faune, c'est la faible diversité taxonomique qui est mise en avant, les habitants du site se nourrissant principalement de petits sangliers et d'oiseaux. En l'absence d'élevage, ces sangliers chypriotes, qui partagent des similitudes avec les sangliers du Levant Nord, étaient chassés suivant une stratégie préétablie. Leur présence confirme qu'il n'y avait ni paysages ouverts, ni couverture forestière trop dense, donc un environnement méditerranéen. Pour l'avifaune, les auteurs soulignent les ressemblances avec le site épipaléolithique d'Akrotiri *Aetokremnos*, à un millénaire d'écart : les conditions environnementales dans la partie sud de l'île auraient donc peu changé au début de l'Holocène par rapport à celles du Dryas récent. Parmi les autres espèces animales se trouvant sur le site figure le chien, à la fois prédateur et proie. Il ne provient pas d'une lignée endémique locale introduite au cours de l'Épipaléolithique, mais présente au contraire des similitudes avec des chiens du PPNA levantin. On trouve aussi le chat (il s'agit du plus ancien exemplaire connu – le précédent remontait au Chypro-PPNB ancien) et la souris du PPNA, qui serait d'origine anatolienne. Il y a encore des amphibiens et des reptiles sur le site, comme le scinque de Schneider, dont c'est là aussi le plus ancien exemplaire connu. Les restes humains, qui se limitent à des fragments de crâne, retrouvés pour l'essentiel dans des banquettes ou des murs, sont quant à eux les plus anciens découverts sur l'île à ce jour.

La sixième et dernière partie (« Comparaisons et synthèses », chapitre 33) revient sur l'ensemble des chapitres précédents. Les thèmes principaux, apparus tout au long de l'ouvrage, y sont abordés, comme la place du site dans la préhistoire de Chypre ou les liens entre l'île et

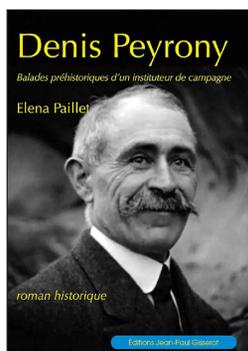
le continent au PPNA. Au niveau des conditions environnementales, les auteurs confirment l'existence d'une végétation méditerranéenne sur l'île à l'époque, mais dans un climat un peu moins aride qu'aujourd'hui. Ils évoquent l'impact de l'absence de bois de cervidés sur la production d'outils en pierre, et de l'omniprésence des sangliers sur la production d'outils en os. La pratique de la chasse, quant à elle, est axée sur les femelles suitées de sangliers, 400 ans avant l'apparition des chèvres et des bovins, puis des moutons, et enfin de l'élevage au tournant du 8^e millénaire. La question se pose dès lors d'une moindre importance du statut lié à la chasse, par rapport au continent, puisque à Klimonas on chasse du petit sanglier plutôt que de l'aurochs... S'agissant du site, il est vraiment grand en comparaison de ce qui suit et de ce qui précède. Les auteurs se demandent si son architecture collective ne serait pas révélatrice d'un assouplissement des règles par rapport à ce qui peut être observé sur le continent. D'après eux, ce qui frappe à Klimonas serait moins la courte durée de l'habitation que l'absence d'efforts de la part des habitants pour se projeter dans un habitat sur le long terme (par l'usage de la pierre, la présence de pratiques funéraires liées à l'architecture et/ou à la sphère villageoise, etc.). Concernant l'apport continental, il ne serait pas limité à une zone d'origine précise ou

à une période particulière, mais résulterait d'influences multiples et répétées dans le temps, loin de l'image de colons qui atteindraient l'île en une seule fois, munis de tous les attributs du mode de vie néolithique. De manière plus générale, la préhistoire de Chypre dans son ensemble témoignerait d'une volonté des sociétés qui la composent de développer leur propre identité culturelle.

Le thème le moins convaincant de l'ouvrage est sans doute celui du symbolisme, présent dans de nombreux chapitres. Outre les pratiques d'ordre symbolique déjà évoquées plus haut, il y est aussi question de valeur, de vie, de caractère, d'investissement ou de dimension symbolique, sans réelle justification. Il faut encore mentionner l'utilisation d'adjectifs tels que « chthonien » ou « psychopompe », dont on peine à saisir la pertinence dans un tel contexte.

En définitive, l'ouvrage impressionne par la quantité des études spécialisées et la qualité de la synthèse finale. Il est richement illustré, ce qui en facilite la lecture. À quelques exceptions près, le vocabulaire spécialisé et le système retenu pour la chronologie sont homogènes d'un chapitre à l'autre, et les traductions de bonne tenue. Il s'impose d'ores et déjà comme une référence s'agissant de la préhistoire de Chypre.

Julien BECK



PAILLET E. (2023) – *Denis Peyrony : balades préhistoriques d'un instituteur de campagne*, Éditions Gisserot, 148 pages, ISBN : 978-2755810202, 15 €.

Ce livre est celui des premières fois, le premier livre consacré à Denis Peyrony et le premier roman d'Elena Paillet. Un roman historique que

l'autrice a souhaité le plus fidèle possible au parcours de Denis Peyrony, à ses rencontres et ses recherches, en s'appuyant sur de nombreux fonds d'archives.

Le roman s'engage par la rencontre fortuite (et fictive celle-ci) de Denis Peyrony avec Paula, une jeune secrétaire, dans les locaux du gouvernement de Vichy en 1941 alors qu'il vient plaider la protection du patrimoine archéologique de sa région auprès du secrétaire d'État à l'Éducation nationale et à la Jeunesse. Tous deux confinés par une alerte aux bombardements, il lui relate alors son histoire, ses fouilles et ses découvertes où comment un fils de paysan périgourdin, promu instituteur, est devenu l'un des plus importants préhistoriens français du xx^e s.

Au fil de son récit, Denis Peyrony partage sa passion de la Préhistoire et de son Périgord natal. Au gré des interrogations de Paula, le préhistorien raconte certains des épisodes marquants de sa carrière : sa rencontre avec son mentor et ami le docteur Capitan, la découverte des parois ornées des Combarelles, de Font-de-Gaume et de la grotte de Teyjat, la création du Musée de Pré-

histoire dans l'ancien château des Eyzies, la découverte des squelettes néandertaliens à la Ferrassie, ses fouilles à la Madeleine, etc. Il raconte aussi les bouleversements de son époque comme l'évolution des méthodes de fouilles, les progrès législatifs visant la protection des monuments historiques ou l'ouverture des grottes préhistoriques au public et l'essor du tourisme en Dordogne.

Ce roman historique plaira aux lecteurs intéressés par l'histoire de la Préhistoire, amoureux de la Dordogne ou simples curieux. Il plaira certainement également aux préhistoriens qui ne connaissent Denis Peyrony qu'à travers ses publications scientifiques. Car en dehors de son journal tenu entre 1912 et 1948¹ au demeurant très factuel et d'une courte note autobiographique intitulée *Résumé de ma vie*², Denis Peyrony ne s'est jamais raconté. Et c'est bien tout le mérite d'Eléna Paillet que d'y avoir remédié sous la forme d'un roman. L'autrice nous offre ici un beau témoignage, fictif mais réaliste et sensible, d'un des plus grands préhistoriens de son époque.

Élise TARTAR

Chargée de Recherches CNRS
UMR 5608 – TRACES, équipe SMP3C

1 Peyrony (2023) – *Journal d'un préhistorien (1912-1948)*, commenté par A. Chevallier, C. Cretin, N. Fourment, B. Gravina et E. Paillet, MkF Editions, 207 p.

2 Une transcription enrichie de nombreuses notes a été publiée par R. White et A. Rousseau : White et Rousseau (2003) – *Résumé de ma vie* : une note autobiographique de Denis Peyrony, *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, tome CXXX, p. 453-472.